**Orlan, artiste : "Mon corps est devenu un lieu public de débat"**

Artiste plasticienne, qui a fait de son corps transformé par la chirurgie esthétique le matériau de son travail, Orlan fait l'objet d'une rétrospective, d'avril à juin 2004, au Centre national de la photographie, à Paris, et au Centre de création contemporaine de Tours. Une monographie vient de lui être consacrée aux éditions Flammarion.

Publié le 22 mars 2004 à 11h54 - Mis à jour le 23 avril 2009 à 12h37

Temps de Lecture 8 min.

    [Partager sur Whatsapp](whatsapp://send?text=https:/www.lemonde.fr/vous/article/2004/03/22/orlan-artiste-mon-corps-est-devenu-un-lieu-public-de-debat_357850_3238.html)

* 

**Pourquoi avez-vous fait de votre corps la matière première de votre œuvre ?**

Tout mon travail, depuis 1964, que ce soit par la peinture, la sculpture ou des installations, porte sur le statut du corps dans la société et sur les pressions sociales qui s'exercent sur le corps, notamment celui des femmes. J'ai commencé à une époque où, en tant que femme, il s'agissait vraiment de revendiquer le territoire de son corps et le pouvoir d'en faire ce que l'on voulait. J'ai travaillé avec beaucoup d'autres femmes pour la liberté sexuelle, pour la contraception, l'avortement, etc. Utiliser son corps était alors extrêmement politique.

**Vous avez travaillé sur les représentations traditionnelles de la beauté, notamment précolombiennes et africaines, mais aussi sur les images de la Joconde ou de la déesse Europe. Quel est votre but ?**

J'essaie de dire que toutes les civilisations ont fabriqué les corps, ainsi que les logiciels qui sont à l'intérieur car nous sommes formatés. Toutes les fois où l'on dit "je veux, j'aime, je désire", ce "je" censé représenter ce qu'il y a de plus personnel en nous, de plus privé, est complètement dicté et formaté par les modèles qui nous ont été présentés. Un marquage extrêmement violent - tels ces plateaux qui agrandissaient la bouche de femmes africaines - peut ainsi présenter un attrait pour certains.

J'ai voulu montrer cette fabrication des corps, grâce à une sorte de tour du monde des standards de beauté, en commençant par travailler sur la statuaire précolombienne : j'ai imbriqué, hybridé ces représentations à une photo de mon visage, qui est censé représenter les standards de beauté de notre époque - bien que les deux petites bosses sur mon front essaient de se battre contre ces standards. Je travaille aussi sur les auto-hybridations africaines, entre mon image et des statues, des masques et les premières photos ethnographiques en noir et blanc, où l'on partait photographier "l'autre". Les œuvres obtenues, sous forme de grandes photos numériques, remettent en question nos standards de beauté, en montrant bien qu'il s'agit juste d'un diktat de l'idéologie dominante.

**Vous avez effectué neuf opérations de chirurgie esthétique. Visaient-elles à dénoncer ce procédé ?**

J'ai été la première artiste à utiliser la chirurgie esthétique dans mes performances, mais cet "art charnel" s'est joué de 1990 à 1993 seulement. J'ai fait toutes ces opérations non pour le résultat physique final, mais comme des processus de production d'œuvres d'art. J'ai complètement mis en scène chaque intervention, en tant qu'artiste plasticienne arrivant dans une esthétique de bloc opératoire très froide et refroidissante. Chaque opération a été construite autour d'un texte, soit psychanalytique, soit philosophique, soit littéraire, que je lisais le plus possible durant l'opération et en fonction duquel j'avais décoré la salle. Le bloc opératoire était en même temps mon atelier d'artiste, d'où fabriquer des photos, de la vidéo, du film, des objets, des dessins faits avec mes doigts et mon sang, des reliquaires avec ma chair, etc.

**En même temps, vous cherchiez un résultat très différent de celui habituellement escompté avec la chirurgie esthétique, qui vise à un idéal de beauté traditionnel…**

Il n'y avait pas d'idéal ni d'image préétablie. J'ai toujours travaillé avec mon corps, mon image et sa représentation, que j'aimais beaucoup, et avec lesquels je n'avais pas de problème. Je l'ai donc fait pour remettre en jeu cette image. Il s'agissait d'utiliser la chirurgie pour la détourner de ses habitudes d'amélioration et de rajeunissement. Le changement le plus visible sont ces implants qui servent habituellement à rehausser les pommettes, que j'ai fait poser de chaque côté du front, ce qui fait deux bosses. J'avais travaillé avec la chirurgienne en posant la question : que peut-on faire comme geste opératoire qui n'a été ni fait ni demandé, et qui est réputé plutôt laid ou monstrueux ? Mon idée était de montrer que la beauté peut prendre des apparences qui ne sont pas réputées belles. Si l'on me décrit comme une femme qui a deux bosses sur les tempes, on peut considérer que je suis laide, et en me voyant, cela peut être un peu différent.

**Le résultat vous satisfait-il d'un point de vue esthétique ?**

Ce qui m'intéressait, c'était la différence. Je l'ai obtenue, et mon corps est bien devenu un lieu de débat public. Je peux faire de nouvelles images avec cette nouvelle image. C'est ce qui m'importait.

**De quel débat votre corps a-t-il été le "lieu public" ?**

On m'a fait payer cher d'avoir fait ce que je voulais avec mon corps, et dépassé les bornes par rapport à ce qu'une femme doit faire. Il y a eu beaucoup de violence à mon égard, pendant plusieurs années. Ce n'est pas encore accepté, et très difficile à gérer dans la vie de tous les jours. Je ne prend jamais un transport public, par exemple. Mais je fais des conférences dans le monde entier. Et mes œuvres postérieures à 1993 ont mis en perspective cette période-là, les gens ont mieux compris la continuité de mon travail.

**Tenteriez-vous d'élaborer une définition de la beauté ?**

Certainement pas. La beauté est à convoquer, ou elle se convoque, de nombreuses manières totalement différentes. Elle échappe à toute définition, à moins de se cantonner aux bonnes vieilles définitions sexistes et machistes sur ce que doivent être un corps et un visage de femme. D'ailleurs, la plupart des chirurgiens - parce que c'est là que peut s'inscrire le plus le pouvoir de l'homme sur le corps de la femme - refusent telle opération, car ils l'estiment contre-productive. Ils pensent que, pour être jolie, il faut des dimensions exactes, avec le nez incliné de tant de degrés... Je voulais sortir des normes, montrer qu'on peut se faire un autoportrait sans passer par l'imitation d'un certain type de modèle de notre époque qu'on nous met en scène.

**Vous dites sortir de cette idée de la beauté, mais vous semblez partie prenante d'un mouvement accordant une très grande attention au corps. Votre art, comme le *body art*, même s'il s'en distingue, ne sont-ils pas la preuve d'un culte du corps de plus en plus manifeste ?**

Pour moi, les gens du côté des modifications corporelles n'ont pas grand-chose à voir avec l'art, même s'ils parlent de *body art*. Quant au *body art* historique, que ce soit l'"actionnisme" viennois ou le travail de Michel Journiac ou Gina Pane en France, il avait à son époque un sens extrêmement précis : essayer de faire sauter les tabous sur la sexualité, la nudité, à un moment où le corps était à la fois tube de couleur et lieu de la couleur. Mais le *body art* historique et ceux qui revendiquent cette appellation jouent sur les limites psychologiques et physiques. Alors que nous, artistes d'aujourd'hui, nous intéressons au contexte du corps actuel : le corps et la malbouffe, la pollution, le sida, le corps et les nouvelles technologies et les biotechnologies, le corps et les manipulations génétiques, etc.

Plus la technologie est au-devant de la scène, plus on se demande ce que va devenir l'être humain et le corps dans tout ça. Mon travail n'est pas sur une attention au corps. Je suis avant tout une artiste, il m'importait de dire quelque chose de radical au niveau de la représentation du corps, en m'inscrivant dans une histoire qui est une histoire de l'art. Notre société étant celle des trois religions révélées, qui permet de représenter le corps, tout notre patrimoine artistique est basé sur la représentation du corps. Je m'inscris dans cette tradition-là, avec un autoportrait classique, même s'il est radical et qu'il utilise des moyens de son temps.

**Vous avez écrit un manifeste de l'art charnel, le distinguant du *body art*, notamment sur la question de la douleur…**

Ce qui est formidable dans notre époque, c'est que la douleur a presque été jugulée. Je suis pour un corps-plaisir, qu'a souvent nié la religion. Pour moi, la douleur n'est pas source de purification ou de rédemption. Je suis contre le fameux *"Tu accoucheras dans la douleur"* de la Bible, puisque, actuellement, toute la pharmacopée existe pour souffrir le moins possible, même si elle n'est pas toujours utilisée. Aux chirurgiens, j'ai toujours dit que je ne voulais pas de douleur, ni avant, ni pendant, ni après, et les anesthésiants me permettaient de faire une performance durant l'opération. La souffrance me paraît très archaïque et anachronique.

Ceux qui se réclament du *body art* se font souffrir en public, en se brûlant, en se coupant… Ils peuvent y trouver du plaisir, ou une valeur thérapeutique - Bob Flanagan, qui se faisait souffrir en public, a ainsi dompté une maladie qui aurait dû le tuer à 20 ans ; c'était une bonne raison. Mais pour les autres, je ne trouve pas que cela soit un projet de société, un projet d'art intéressant ou novateur.

**Quels sont vos projets de travail sur le corps ?**

Pour le Centre de création contemporaine de Tours, je crée, avec la collaboration d'un architecte, une œuvre de type "grande sculpture pénétrable" faite d'un matériau qui a l'élasticité et la sensualité de la peau, et qui diffuse de la lumière à l'intérieur de la pièce. Elle sera entièrement recouverte de photos d'une de mes performances opératoires jamais montrées.

Pour la rétrospective au Centre national de la photographie, à Paris, j'ai travaillé à une sorte de *memento mori* épicurien qui parle de la fulgurance de la vie et de la mort. Je continue les photos numériques de la série self-hybridations africaines, et aussi des sculptures en résine, sortes de corps mutants. Je suis partie, par exemple, d'une statue nuna exposée dans la partie "arts premiers" du Louvre, et j'ai pensé que ses scarifications géométriques pouvaient être les boutons d'un ordinateur ingérés par un corps mutant. Je travaille aussi sur un film à l'envers d'après Godard, en commençant par les affiches, la bande-son, la bande-annonce et la promotion du film... Et je ferai cultiver en laboratoire, comme on le fait pour les grands brûlés, des cellules de ma peau et de mon derme avec celles de personnes de peau de couleur, pour en faire une sorte de grand manteau d'Arlequin.

Cela renvoie à un très beau texte de Michel Serres qui m'a servi pour l'une des interventions chirurgicales. Il y parle de l'Arlequin comme d'une métaphore du métissage, de l'hybridation, parce que son manteau est fait de morceaux de matières et de couleurs différentes. Les nouvelles technologies et les manipulations génétiques vont influencer énormément le statut du corps dans notre société, et changer notre éthique, notre médecine, nos moyens et manières de guérir. Nous sommes en train de vivre une époque charnière. Et nous ne sommes sûrement pas prêts, moralement et physiquement, à aborder les problèmes que cela va poser.

**Propos recueillis par Claire Ané**

# Jacques Testart: «Le transhumanisme est une idéologie infantile»

Par [Erwan Cario](https://www.liberation.fr/auteur/3331-erwan-cario) — 16 août 2018 à 17:46

Dessin de Simon Bailly

## Avec ses promesses de toute-puissance, ce courant futuriste commence à séduire au-delà des technophiles enthousiastes. Pour le biologiste Jacques Testart, père scientifique du premier bébé-éprouvette, il s’agit d’une croyance dangereuse et il faut questionner d’urgence la notion même de progrès scientifique.

* Jacques Testart: «Le transhumanisme est une idéologie infantile»

En 2045, l’intelligence artificielle va brutalement dépasser l’intelligence humaine. Capables de s’auto-améliorer à l’infini, des programmes ultra-perfectionnés sauront résoudre tous les problèmes de l’humanité, à commencer par la mort. Alors, enfin, le post-humain, génétiquement amélioré et technologiquement augmenté, pourra se considérer accompli. C’est la promesse du transhumanisme, courant longtemps jugé comme gentiment illuminé mais dont le discours porte aujourd’hui de plus en plus. Dans son ouvrage Au péril de l’humain paru au Seuil, écrit avec la journaliste Agnès Rousseaux, le biologiste Jacques Testart, père scientifique du premier bébé-éprouvette, s’alarme des conséquences irréversibles sur le monde qu’une telle idéologie pourrait engendrer.

##### Pourquoi le transhumanisme gagne-t-il en influence ?

C’est une idéologie qui prospère sur les innovations extraordinaires de la technoscience, que ce soit autour de la génétique, du cerveau, de l’intelligence artificielle. Il y a des trucs assez fantastiques qui donnent une prise pour faire croire que tous les mythes anciens, qu’on traîne depuis le début des temps, l’immortalité, l’intelligence supérieure ou le héros imbattable, vont devenir réels. Ce ne sont rien d’autre que des rêves enfantins, une idéologie infantile.

##### Parmi ces mythes, il y a celui de vaincre la mort. Ce n’est pas un peu compliqué, de se positionner contre ?

On peut déjà se positionner rationnellement, en montrant que ce n’est pas possible. Et on peut aussi se positionner philosophiquement en montrant que ce n’est pas souhaitable. Qu’est-ce que ça veut dire, être immortel ? On doit s’emmerder tout le temps ! Je crois même qu’on doit rester au lit. C’est l’immobilité, c’est l’attente, c’est l’ennui, sûrement. Mais ça, d’autres l’ont dit mieux que moi. Pour ce qui est de la faisabilité, il y a plein d’éléments qui montrent que c’est impossible. On nous dit que c’est imminent, que les enfants qui vivront trois cents ans sont déjà nés. Ce qui voudrait dire que les technologies sont déjà là. Mais nos prédicateurs ont-ils déjà créé une souris immortelle ? Une mouche immortelle ?

Et puis il faut bien se rendre compte que la durée de vie en bonne santé est en train de diminuer, aux Etats-Unis, au Royaume-Uni et en France. Et c’est à ce moment-là qu’on nous propose l’immortalité. C’est dire si ça ne tourne pas rond ! On a plein de nouvelles maladies, les perturbateurs endocriniens, de nouveaux virus, et toutes les maladies chroniques qui se développent. C’est donc quand notre civilisation connaît une régression directement due aux excès du capitalisme qu’on nous dit que grâce aux nouvelles technologies produites par ce même capitalisme, on va tout surmonter.

##### C’est un discours typique d’une religion…

C’est la vieille stratégie scientiste. Claude Allègre en était un éminent représentant. Le climat se dérègle ? Pas grave, on va inventer des machines qui vont corriger ça. On fait croire que le système qui a provoqué les problèmes est capable de les réparer. Ce n’est pas crédible. Effectivement, c’est un peu comme une religion. En France, ce n’est pas encore vraiment implanté, même si ça gagne de plus en plus les esprits. Il y a cinq ans, tout le monde rigolait à l’évocation du transhumanisme. Aujourd’hui, beaucoup commencent à y adhérer. Et il faut croire, parce qu’il n’y a aucune preuve de rien.

##### On vous connaît pour être à l’origine du premier bébé-éprouvette, n’est-ce pas contradictoire de s’opposer à ces «progrès» ?

Vous pensez bien que je suis habitué à cette question. La fécondation in vitro, c’est une intervention pour les gens qui ne peuvent pas faire d’enfants. Il s’agissait, en 1982, de restituer un état de normalité qui est la possibilité de fonder une famille. Ça ne dépassait pas ce cadre, on ne faisait pas de bébé sur-mesure. Quand je me suis aperçu, quatre ans plus tard, que cette technique pouvait permettre à terme de faire des bébés de «meilleure qualité», j’ai écrit l’Œuf transparent. J’expliquais qu’on allait pouvoir trier parmi les embryons pour choisir celui qui convient le mieux. Ça a finalement été inventé par des Anglais et ça s’appelle le diagnostic génétique préimplantatoire. Je me suis battu contre et je continue à me battre. Alors oui, on peut me dire qu’il fallait que les gens restent stériles parce que c’est la nature. Mais à ce titre, on n’aurait pas inventé la médecine, on n’aurait pas de médicaments, de vaccins… Ce n’est pas ma façon de voir. Moi, je veux que les gens puissent vivre une bonne vie, en bonne santé, et que ça vaille le coup, qu’ils puissent être créatifs.

##### Comment cette idéologie transhumaniste a-t-elle infusé pour inspirer autant les recherches actuelles qui tendent beaucoup vers le post-humain, que ce soit en informatique, en génétique, en robotique ou en biologie ?

Je prendrais le problème à l’envers. Je ne crois pas que le transhumanisme dirige quoi que ce soit. Ce sont les recherches qui, par la continuité et le progrès des sciences, nous mènent à cet état qu’on peut nommer transhumanisme. C’est-à-dire que la volonté de la science, c’est de maîtriser. De maîtriser la nature, bien sûr, mais aussi de maîtriser l’humain. Et maîtriser l’humain, c’est le but des transhumanistes. Il faut donc que ce progrès scientifique soit raisonné, mais surtout pas par les scientifiques eux-mêmes. On en vient donc forcément à la démocratisation de la science, qui est l’objet de l’association Sciences citoyennes à laquelle je participe.

##### Mais, du coup, dans le cadre de cette démocratisation de la science que vous appelez de vos vœux, qu’est-ce qu’on recherche ? Si ce sont les citoyens qui décident, ne peuvent-ils pas choisir d’aller vers le post-humain ?

Ce n’est pas impossible, mais je n’y crois pas. Je travaille sur les procédures démocratiques des conférences de citoyens depuis 2002. Toutes les études menées à travers le monde sur ce type de conférences aboutissent à des conclusions frappantes. Ce sont des gens tirés au sort, aux profils variés, de milieux, d’âges, de sexes, de professions différents, et ils finissent par se sentir investis d’une mission pourvu qu’ils aient la certitude que leur avis soit pris en compte politiquement. On observe que, d’une part, c’est très intelligent, on trouve plein d’idées nouvelles que les experts et les politiques n’avaient pas eues et que, d’autre part, ce sont des idées généreuses et altruistes, qui prennent en compte le tiers-monde, les générations futures, etc. Ils pensent plus loin. Il y a une sorte de mutation temporaire et positive de l’humain quand on le met dans ces conditions. Il se passe une sorte d’alchimie, un mélange d’intelligence collective et d’empathie.

##### C’est donc la démocratie qui augmente l’humain…

Exactement ! La vraie démocratie permet de faire du post-humain intéressant !

##### Malgré cette mince note d’espoir, votre livre est assez…

…pessimiste…

##### …Apocalyptique, même.

Oui. Ça ne veut pas dire que la Terre explose, hein ! Je parle du monde tel qu’on le conçoit aujourd’hui, avec la nature et ses relations à l’homme. Ce monde qu’on peut admirer tous les jours. Quand on regarde un chat, par exemple. Pour moi, le chat, c’est la perfection. C’est un animal fabuleux. Un animal qui a cette grâce, et en même temps cette distance, cette espèce de mépris… Si on regarde une abeille, c’est la même chose. Je suis émerveillé par la nature. La fin du monde, ça veut dire que tout ça disparaît. On le constate déjà. On voit que la moitié des insectes a disparu en vingt ans. On le voit aussi au niveau de l’humanité, avec des comportements induits par la technologie, comment les gens ont changé leurs relations aux autres. On est en train d’infantiliser la population, de la déresponsabiliser, de lui faire perdre son autonomie en la mettant sans arrêt à la merci de «spécialistes» qui dictent le bon comportement.

Ce que je remarque, c’est que les dates qu’on croise souvent, 2045-2050, sont avancées à la fois par les transhumanistes pour la singularité, ce moment où la machine devrait devenir plus intelligente que l’homme, et par d’autres, comme le Giec [Groupe d’experts intergouvernemental sur l’évolution du climat, ndlr], qui parlent de la même période pour des situations de catastrophe écologique, où la vie devient insupportable. Nos enfants vont vivre une période épouvantable.

##### En voulant «améliorer» la nature, le transhumanisme s’attaque de fait au mécanisme même de l’évolution qui dure depuis des millions d’années…

On travaille effectivement à la ruine de l’évolution et à celle de la civilisation qui est venue se greffer dessus. La nature a créé des êtres qui, pour la plupart, sont parfaitement à leur place, et on a besoin de la place de chacun. La diversité n’est pas un vain mot, et sa disparition est très grave. C’est dramatique de considérer que ce n’est qu’une crise, la crise du XXIe siècle. Et qu’il y en aura une autre au XXIIe. Mais ce n’est pas ça. Le XXIe siècle rompt avec tout ce qui le précède, et avec toute l’évolution. On ne maîtrise rien ! Si on prend la génétique, par exemple, on est capable de détruire des espèces, de mettre des gènes tueurs, mais on est incapable de maîtriser les espèces qu’on modifie génétiquement, c’est-à-dire d’empêcher les effets indésirables de nos manipulations.

##### Vous voulez remettre au goût du jour les expressions «jouer avec le feu» et «apprentis sorciers».

Je suis frappé de voir le nombre de transhumanistes non assumés, notamment en biologie, qui travaillent actuellement pour modifier le vivant. Pour rajouter une lettre à l’ADN, par exemple. Il y en a aujourd’hui quatre, ils veulent en rajouter une. Et pour quoi faire ? Pour voir ce que ça fait ! C’est vraiment un truc d’apprentis sorciers. On a déjà eu ça avec les nanotechnologies. Cette façon de faire, de modifier les choses «pour voir», c’est nouveau. C’était un truc de sorcier qui avait disparu avec la science moderne, où on devait suivre un protocole qui expliquait le but, la méthodologie, le déroulé de l’expérience. Et on observait le résultat en fonction de la prédiction. Aujourd’hui, c’est le contraire, on fait la manip, et on voit ce que ça fait. Ça, c’est suicidaire, parce qu’on s’expose à des résultats qui ne sont pas réfléchis.

##### Vous expliquez qu’on manque d’un récit alternatif pour un futur différent de celui proposé par le transhumanisme, très populaire dans les œuvres de science-fiction. Quel pourrait être ce nouveau récit ?

Je ne vais pas l’écrire. Mais il est indispensable parce que le récit transhumaniste est tout à fait recevable, surtout par les jeunes. Ils sont très réceptifs. Ça recoupe à la fois leurs relations sociales, leur imagination, leur jouissance, même… Ça me glace de voir ces gamins devant un écran d’ordinateur quinze heures par jour, mais on ne peut rien faire. On ne peut pas interdire ces choses-là. Je parle beaucoup du téléphone portable. Aujourd’hui, les gens ne pourraient plus s’en débarrasser. C’est une prothèse obligatoire et généralisée. C’est un exemple assez fort de quelque chose qui s’est imposé en quinze ou vingt ans et qui est devenu indispensable dans le monde entier, jour et nuit, pour toutes les activités. Et il y a aussi les montres connectées, les assistants domestiques, tous ces projets de médecine prédictive et personnalisée à partir du génome. On ne peut pas espérer arrêter ça de façon autoritaire. Il faut pouvoir montrer que ce n’est pas comme ça que nous avons envie de vivre. Il faut donner autre chose à rêver.

**Illustration** Simon Bailly

# Comment le transhumanisme voudrait fabriquer l’élite du futur

5 avril 201824 août 2019

par [Alexander Thomas](https://up-magazine.info/index.php/author/alexander-thomas/)

**Le développement rapide des technologies dites NBIC – nanotechnologies, biotechnologies, technologies de l’information et sciences cognitives – donne naissance à des possibilités qui ont longtemps été du domaine de la science-fiction. La maladie, le vieillissement et même la mort sont autant de réalités humaines auxquelles ces technologies cherchent à mettre fin.**

Elles peuvent nous permettre de jouir d’une plus grande « liberté morphologique » – nous pourrions prendre de nouvelles formes grâce aux prothèses ou au génie génétique. Ou d’améliorer nos capacités cognitives. Nous pourrions utiliser des interfaces cerveau-ordinateur pour nous connecter à une intelligence artificielle avancée.

Des nanorobots pourraient parcourir notre circulation sanguine pour surveiller notre santé et améliorer nos propensions émotionnelles pour la joie, l’amour ou d’autres émotions. Les progrès réalisés dans un domaine ouvrent souvent de nouvelles possibilités dans d’autres domaines, et cette « convergence » peut entraîner des changements radicaux dans notre monde, dans un avenir proche.

Le « transhumanisme » est l’idée que les humains devraient transcender leur état naturel actuel et leurs limites par l’utilisation de la technologie – c’est-à-dire que nous devrions adopter une évolution humaine autodirigée. Si l’histoire du progrès technologique peut être considérée comme la tentative de l’humanité d’apprivoiser la nature pour mieux répondre à ses besoins, le transhumanisme en est la suite logique : la révision de la nature de l’humanité pour mieux servir ses fantasmes.

Comme le dit David Pearce, l’un des principaux partisans du transhumanisme et cofondateur d’Humanity+ :

Si nous voulons vivre dans un paradis, nous devrons l’inventer nous-mêmes. Si nous voulons la vie éternelle, nous devrons réécrire notre code génétique truffé de bugs et devenir semblables à un dieu… Seules les solutions de haute technologie peuvent éradiquer la souffrance du monde. La compassion seule ne suffit pas.

Mais il y a un côté plus sombre à la foi naïve que Pearce et d’autres partisans ont dans le transhumanisme – une foi résolument dystopique.

Il est peu probable qu’il y ait un moment clair où nous émergeons comme transhumains. Les technologies deviendront plutôt davantage intrusives et s’intégreront de façon parfaite au corps humain. La technologie a longtemps été considérée comme une extension de soi-même. De nombreux aspects de notre monde social, et en particulier nos systèmes financiers, sont déjà largement fondés sur les machines. Il y a beaucoup à apprendre de ces systèmes hybrides homme-machine en constante évolution.

Pourtant, le langage et les attentes souvent utopiques qui entourent et façonnent notre compréhension de ces développements n’ont pas fait l’objet d’analyses fouillées. Les changements profonds qui nous attendent sont souvent évoqués de manière abstraite, car les « avancées » évolutionnaires sont considérées comme tellement radicales qu’elles ignorent la réalité des conditions sociales actuelles.

Ce faisant, le transhumanisme devient une sorte de « techno-anthropocentrisme », dans lequel les transhumanistes sous-estiment souvent la complexité de notre relation avec la technologie. Ils y voient un outil contrôlable et malléable qui, avec la bonne logique et la rigueur scientifique, peut être transformé à n’importe quelle fin. En fait, tout comme les développements technologiques dépendent de l’environnement dans lequel ils surviennent et en sont le reflet, ils se répercutent à leur tour sur la culture et créent de nouvelles dynamiques – souvent imperceptibles.

Il est donc essentiel de situer le transhumanisme dans les contextes sociaux, culturels, politiques et économiques plus larges dans lesquels il émerge pour comprendre à quel point il a une portée éthique.

## Environnements concurrentiels

Max More et Natasha Vita-More, dans leur ouvrage [*The Transhumanist Reader*](http://eu.wiley.com/WileyCDA/WileyTitle/productCd-1118334299.html), rervendiquent le besoin d’un transhumanisme pour « l’inclusion, la pluralité et la remise en question perpétuelle de nos connaissances« .

Pourtant, ces trois principes sont incompatibles avec le développement de technologies transformatrices dans le système dominant duquel elles émergent actuellement : le capitalisme avancé.



Dopé perpétuel doper ou défunt évolutionnaire ?

Un des problèmes réside dans le fait qu’un environnement social hautement compétitif ne se prête pas à diverses façons d’être. Au lieu de cela, il exige plutôt des comportements de plus en plus efficaces. Prenons l’exemple des étudiants. Si certains ont accès à des pilules qui leur permettent d’obtenir de meilleurs résultats, les autres élèves peuvent-ils se permettre de ne pas faire de même ? Il s’agit d’un vrai dilemme. Un nombre croissant d’étudiants prennent déjà des pilules pour doper leur performance. Et si les pilules deviennent plus puissantes, ou si les améliorations impliquent de faire appel au génie génétique ou à des nanotechnologies intrusives qui offrent des avantages concurrentiels encore plus forts, que faire alors ? Rejeter une orthodoxie technologique avancée pourrait rendre quelqu’un moribond socialement et économiquement (peut-être évolutivement), alors que tous ceux qui ont accès aux pilules sont effectivement forcés de la suivre pour garder la cadence..

Passer outre les limites quotidiennes suggère une sorte de libération. Mais ici, c’est d’une contrainte emprisonnante dont il s’agit. Il nous faut littéralement nous transcender pour nous conformer (et survivre). Plus la transcendance est extrême, plus la décision de se conformer est profonde et plus il est impératif de le faire.

Les forces systémiques qui cajolent l’individu pour qu’il soit « modernisé » afin de rester compétitif se manifestent également sur le plan géopolitique. La défense est l’un des domaines où la R&D technologique a le plus grand potentiel transhumaniste. Le DARPA (le département américain de la défense, responsable du développement des technologies militaires), qui tente de créer des « soldats métaboliquement dominants », est un exemple clair de la façon dont les intérêts acquis d’un système social particulier pourraient déterminer le développement de technologies transformatrices radicalement puissantes, qui ont des applications destructrices plutôt qu’utopiques.

La ruée vers le développement d’une IA super-intelligente par des États nationaux compétitifs et méfiants à l’échelle mondiale pourrait aussi se traduire par une course aux armements. Dans [*Radical Evolution*](http://www.penguinrandomhouse.com/books/58429/radical-evolution-by-joel-garreau/9780767915038/), le romancier Verner Vinge décrit un scénario dans lequel l’intelligence surhumaine est l' »arme ultime« . Idéalement, l’humanité procéderait avec le plus grand soin au développement d’une innovation aussi puissante et transformatrice.

La création de la super-intelligence et l’émergence de la « singularité » suscitent à juste titre une grande inquiétude – l’idée qu’une fois que l’intelligence artificielle atteindra un certain niveau, elle se remodèlera rapidement, conduisant à une explosion de l’intelligence qui dépassera rapidement celle des humains (ce qui [se produira d’ici 2029](http://spectrum.ieee.org/computing/software/humanlevel-ai-is-right-around-the-corner-or-hundreds-of-years-away) selon le futuriste Ray Kurzweil).

Il est également difficile de concevoir un aspect de l’humanité qui ne pourrait pas être « amélioré » en étant rendu plus efficace pour satisfaire les exigences d’un système compétitif. C’est donc le système qui détermine l’évolution de l’humanité – sans se prononcer sur ce que sont les humains ou ce qu’ils devraient être. L’une des manières dont le capitalisme avancé se montre extrêmement dynamique est dans son idéologie de la neutralité morale et métaphysique. Comme l’affirme le philosophe Michael Sandel : « les marchés ne font aucune distinction entre le bien et le mal » (Michael J. Sandel, Ce que l’argent ne saurait acheter. Les limites morales du marché, Paris, Seuil, 2014). Dans le capitalisme avancé, maximiser son pouvoir d’achat revient à maximiser sa capacité à s’épanouir, ce qui revient à dire que le shopping est un impératif moral primordial de l’individu.

Le philosophe Bob Doede suggère à juste titre que c’est cette [logique banale du marché](https://www.academia.edu/2636472/TRANSHUMANISM_TECHNOLOGY_AND_THE_FUTURE_) qui va dominer :

Si la biotechnologie a rendu la nature humaine entièrement révisable, elle ne peut, en revanche, aucunement diriger ni contraindre la forme que nous lui donnons. Ainsi, quelle forme les artéfacts posthumains prendront-ils ? Je ne doute point que notre grande société de consommation, notre économie capitaliste saturée de médias et nos forces commerciales parviendront à leur fin. Alors, l’impératif commercial deviendrait le vrai architecte de l’humain futur.

Que le processus évolutif soit déterminé par une IA super intelligente ou un capitalisme avancé, nous pourrions être obligés de nous conformer à une transcendance perpétuelle qui ne nous rendra plus efficaces que dans les activités nécessaires au système le plus puissant. Le point final serait sans aucun doute une entité technologique entièrement non-humaine – bien que très efficace – dérivée de l’humanité, qui ne sert pas nécessairement un but qu’un être humain moderne valoriserait de quelque façon que ce soit. La capacité de servir efficacement le système serait la force motrice. Cela vaut également pour l’évolution naturelle, la technologie n’étant pas un outil simple nous permettant d’élucider cette énigme. Mais le transhumanisme pourrait amplifier la vitesse et les aspects les moins souhaitables du processus.

## Autoritarisme de l’information

Pour le bioéthicien Julian Savulescu, la principale raison pour laquelle les humains doivent être améliorés est la survie de notre espèce. Il affirme que nous sommes confrontés à un [triangle des Bermudes de l’extinction](https://www.youtube.com/watch?v=6pAMuFZRzyo) : le pouvoir technologique radical, la démocratie libérale et notre nature morale. En tant que transhumaniste, Savulescu prône le progrès technologique, qu’il juge aussi inévitable qu’inarrêtable. C’est la démocratie libérale – et en particulier notre nature morale – qui devrait changer.

L’incapacité de l’humanité à régler les problèmes mondiaux est de plus en plus évidente. Mais Savulescu néglige de situer nos faiblesses morales dans leur contexte culturel, politique et économique général, croyant plutôt que les solutions se situent dans notre composition biologique.

Pourtant, comment les technologies de Savulescu visant à améliorer la moralité pourraient-elles être diffusées, prescrites et potentiellement appliquées pour remédier aux défaillances morales qu’elles cherchent à « guérir » ? La réponse réside probablement dans les structures de pouvoir qui pourraient être en grande partie responsables de ces défaillances. Il est aussi rapidement amené à révéler à quel point le concept de « morale » est relatif et contestable :

Nous devrons assouplir notre engagement à assurer une protection maximale de la vie privée. Nous assistons à une augmentation de la surveillance des individus, et elle sera nécessaire si nous voulons éviter les menaces que représentent les personnes atteintes de troubles de la personnalité antisociale, de fanatisme, du fait de leur accès à une technologie radicalement améliorée.

Cette surveillance permet aux entreprises et aux gouvernements d’accéder à des renseignements extrêmement précieux et de les utiliser. Dans [*Who Owns the Future*](http://www.simonandschuster.com/books/Who-Owns-the-Future/Jaron-Lanier/9781451654974), le pionnier de l’internet Jaron Lanier explique:

Des foules de dossiers sur la vie privée et intime des gens ordinaires, collectés sur des réseaux numériques, sont conditionnés dans une nouvelle forme privée de monnaie réservée à une élite… C’est une nouvelle forme de sécurité négociée par les plus nantis, dont la valeur augmente naturellement. Cela devient un énorme levier, inaccessible aux gens ordinaires.

Il est crucial de dire que ce levier est invisible pour la plupart des gens. Il ne fait pas que dévier le système économique vers les élites, mais il modifie aussi de manière significative la conception même de la liberté, car l’autorité du pouvoir est à la fois radicalement plus efficace et dispersée.

L’idée de Foucault selon laquelle nous vivons dans une [société panoptique](http://dm.ncl.ac.uk/courseblog/files/2011/03/michel-foucault-panopticism.pdf) – une société où le sentiment d’être perpétuellement surveillés inculque la discipline – est aujourd’hui étiré au point que l’on a surnommé le « superpanopticon », la machinerie incessante d’aujourd’hui. Le savoir et l’information que les technologies transhumanistes auront tendance à créer pourraient renforcer les structures de pouvoir existantes qui consolident la logique inhérente du système duquel la connaissance émane.

Cela est en partie évident dans la tendance des algorithmes à établir des discriminations raciales et sexistes, lesquelles reflètent déjà nos échecs sociaux existants. Les technologies de l’information ont tendance à interpréter le monde de façons bien définies : elles privilégient une information facilement mesurable, comme le PIB, au détriment d’une information non quantifiable, comme le bonheur ou le bien-être humain. Alors que les technologies envahissantes fournissent des données de plus en plus granulaires sur nous, ces données peuvent, dans un sens très réel, venir définir le monde – et l’information immatérielle peut ne pas conserver la place qui lui revient dans les affaires humaines.

## Déshumanisation systémique

Les iniquités existantes seront certainement amplifiées avec l’introduction de produits psychopharmaceutiques très efficaces, la modification génétique, la super intelligence, les interfaces cerveau-ordinateur, la nanotechnologie, les prothèses robotiques et le développement possible de l’expansion de la vie. Ils sont tous fondamentalement non égalitaires et reposent sur une notion de non-limitation plutôt que sur le niveau standard de bien-être physique et mental que nous acceptons dans le domaine des soins de santé. Il est difficile de concevoir une façon où tous pourront jouir de ces possibilités..

La sociologue Saskia Sassen [parle](http://www.hup.harvard.edu/catalog.php?isbn=9780674599222) des « nouvelles logiques de d’exclusion », qui reflètent « les pathologies du capitalisme mondial d’aujourd’hui« . Ces exclus comprennent aussi bien les plus de 60 000 migrants qui ont perdu la vie au cours des vingt dernières années lors de voyages mortels, que les victimes de la surpopulation carcérale.

En Grande-Bretagne, ils incluent les 30 000 personnes dont les décès en 2015 ont été liés à la réduction des soins de santé et des prestations sociales et les nombreuses personnes qui ont péri dans l’incendie de la Tour Grenfell. On peut dire que leur mort est le résultat d’une marginalisation systématique.

Parallèlement à ces « exclusions », une concentration sans précédent de richesses se produit. Des réalisations économiques et techniques avancées permettent cette richesse et l’expulsion des groupes excédentaires. En même temps, [écrit](http://www.hup.harvard.edu/catalog.php?isbn=9780674599222) Sassen, ils créent une sorte de contexte nébuleux sans centre semblable au lieu de pouvoir :

Les opprimés se sont souvent élevés contre leurs maîtres. Mais aujourd’hui, les opprimés ont été pour la plupart expulsés et survivent à une grande distance de leurs oppresseurs… L' »oppresseur » est de plus en plus un système complexe qui combine des personnes, des réseaux et des machines dont le centre n’est pas défini.

Les populations excédentaires, retirées des aspects productifs du monde social, pourraient augmenter rapidement dans un proche avenir, car l’amélioration de l’IA et de la robotique pourrait entraîner un chômage important lié à l’automatisation. De larges pans de la société peuvent devenir productifs et économiquement redondants. Pour l’historien Yuval Noah Harari, « la question la plus importante dans l’économie du XXIe siècle pourrait bien être : que devrions-nous faire de tous les gens superflus ? »

Nous n’aurions d’autre scénario que celui d’une petite élite possédant la presque totalité de la richesse et ayant accès à la plus puissante des technologies transformatrices de l’histoire de l’humanité et d’une masse de gens accessoires, ne pouvant suivre le contexte évolutif dans lequel ils se trouvent et dépendant entièrement de la bienveillance de cette élite. Le traitement déshumanisant accordé aux groupes exclus d’aujourd’hui démontre que les valeurs libérales des pays développés ne s’étendent pas toujours à ceux qui ne partagent pas les mêmes privilèges et la même race, culture ou religion.

À une époque de puissance technologique radicale, les masses peuvent même représenter une menace importante pour la sécurité de l’élite, ce qui pourrait justifier des actions agressives et autoritaires (peut-être rendues possibles par une culture de la surveillance).

Dans leur traité sur le transhumanisme, [*The Proactionary Imperative*](https://www.palgrave.com/gb/book/9781137302977), Steve Fuller et Veronika Lipinska affirment que nous sommes obligés de poursuivre sans relâche le progrès techno-scientifique, jusqu’ à ce que nous atteignions notre destinée de dieu ou notre pouvoir infini – servir efficacement Dieu en devenant Dieu. Ils révèlent sans hésitation la violence et la destruction naissantes que de tels objectifs prométhéens exigeraient : « le remplacement du naturel par l’artificiel est tellement essentiel à une stratégie pro-actionnaire… Du moins il est sérieusement possible, sinon probable, que cela entraîne une dégradation environnementale de la Terre à long terme.».

L’ampleur de toute la souffrance qu’ils seraient prêts à mettre en jeu dans leur cruel casino ne peut être entièrement comprise que lorsque nous analysons ce que leur projet signifie pour les êtres humains :

Un monde proactionnaire ne ferait pas que tolérer la prise de risque, mais l’encouragerait, puisque les gens se verront fournir des incitatifs juridiques pour spéculer sur leurs actifs bioéconomiques. Vivre dangereusement deviendrait une entreprise en soi… les proactionnaires cherchant d’importants bénéfices à long terme sur les survivants d’un régime révolutionnaire qui encouragerait bien des préjudices pour y parvenir.



Des élites divines

La fragilité économique à laquelle les humains pourraient bientôt être confrontés en raison du chômage dû à l’automatisation s’avérerait probablement extrêmement utile aux buts proactionnaires. Dans une société où une vaste majorité de la population dépendra d’aumônes pour survivre, les forces du marché feront en sorte que le manque de sécurité sociale poussera les gens à prendre plus de risques pour peu d’avantages, alors les « proactionnaires réinventeraient le système d’assistance sociale comme véhicule favorisant la prise de risque en tant qu’instrument du marché » pendant que « l’état proactionnaire serait exploité en tant qu’énorme capital-risqueur ».

Au cœur de cet état se trouve le remplacement des droits fondamentaux de « l’Humanité 1.0 », terme de Fuller pour définir les êtres humains non augmentés modernes, par des obligations envers l’Humanité 2.0 augmentée future. Ainsi, nos codes de valeurs peuvent et doivent même être monétisés :

« l’autonomie personnelle devrait être perçue comme une franchise accordée par le gouvernement où les individus envisageraient leur corps comme une parcelle de terrain dans ce que l’on peut appeler un « patrimoine génétique commun ».

La préoccupation néolibérale entourant la privatisation s’étendrait alors aux êtres humains. En effet, l’endettement à vie, qui fait partie de la réalité de la plupart des citoyens des nations développées capitalistes, prendrait une tout autre signification lorsqu’une personne naîtrait endettée : être en vie équivaudrait à « vous investir dans un capital où des résultats sont attendus ».

Les masses socialement moribondes pourraient être forcées de servir le super-projet technoscientifique de l’Humanité 2.0, qui utilise l’idéologie du fondamentalisme commercial dans sa quête d’un progrès perpétuel et d’une productivité maximale. La seule différence significative est que le but déclaré des capacités divines de l’Humanité 2.0 est patent, par opposition à la fin indéfinie déterminée par le « progrès » infini d’une logique commerciale encore plus efficiente que celle que nous avons à l’heure actuelle.

## Une nouvelle politique

Certains transhumanistes commencent à comprendre que les limites les plus sérieuses de ce que les humains peuvent accomplir sont d’ordre social et culturel, et non technique. Cependant, trop souvent, leur recadrage de la politique tombe dans le même piège que leur vision du monde technocentrique. Ils affirment généralement que les nouveaux pôles politiques ne sont pas de gauche ni de droite mais techno-conservateurs ou techno-progressifs (et même techno-libertariens et techno-sceptiques). Pendant ce temps, Fuller et Lipinska affirment que les nouveaux pôles politiques seront de haut en bas au lieu de gauche et de droite : ceux qui veulent dominer le ciel et sont devenus tout puissants, et ceux qui veulent préserver la Terre et sa diversité riche en espèces. C’est une fausse dichotomie. La préservation de cette dernière est sans doute nécessaire pour espérer atteindre le premier objectif.

Le transhumanisme et le capitalisme avancé sont deux processus qui valorisent avant tout le « progrès » et l' »efficacité ». Le premier comme moyen de pouvoir et le second comme moyen de profit. Les humains deviennent des véhicules au service de ces valeurs. Les possibilités transhumaines appellent d’urgence à une politique avec des valeurs humaines plus clairement délimitées et explicites afin d’offrir un environnement plus sûr dans lequel favoriser ces profonds changements. Notre position sur les questions de justice sociale et de durabilité environnementale n’a jamais été aussi importante. La technologie ne nous permet pas d’échapper à ces questions – elle ne permet pas la neutralité politique. Le contraire est vrai. Elle détermine que le politique n’a jamais été aussi important. Savulescu a raison quand il dit que les technologies radicales arrivent. Il a tort de penser qu’elles vont corriger nos valeurs morales… elles les refléteront.

**Alexander Thomas**, PhD, University of East London

# De l'humain au transhumain

Après l'homme réparé, puis l'homme augmenté, l'union intime de la technologie et de l'être humain engendrera-t-elle une espèce nouvelle, qualifiée de transhumaine ? Certains courants de pensée le prônent.

# L’imposture du transhumanisme

Le transhumanisme s’appuie sur les avancées de l’intelligence artificielle et de la biologie pour promettre l’abolition de la vieillesse, des maladies et de la mort et l’apparition d'une nouvelle humanité. Or, comme le dénoncent les chercheurs Danièle Tritsch et Jean Mariani dans un livre intitulé *Ça va pas la tête !*, publié aux éditions Belin, au plan scientifique, le transhumanisme est une coquille vide. Extrait.

emain, il verra dans le noir et il entendra les ultrasons. Il courra plus vite, ne connaîtra plus la fatigue et ne se cassera pas le col du fémur en glissant sur l’herbe mouillée. Ses capacités intellectuelles auront décuplé, sa mémoire sera prodigieuse, il se souviendra de tout, même à 100 ans ! Car les signes de vieillesse auront disparu et les maladies graves du cerveau, telles que la maladie d’Alzheimer, auront été éradiquées. Après-demain, son cerveau sera transféré dans une machine et son esprit sera quelque part dans les nuages, débarrassé de ce corps vieillissant. Le handicap, la maladie, la vieillesse et la mort auront disparu. Il sera immortel !

Qui « il » ? L’Homme, bien sûr. En tout cas, l’Homme tel que l’imagine le mouvement transhumaniste. Surfant sur deux mythes qui ont toujours fasciné l’être humain, l’immortalité et la fontaine de Jouvence, ce courant d’idées a pris, depuis quelques années, un essor considérable dans le monde au point qu’il est qualifié de Révolution, la Révolution transhumaniste. Si la première occurrence du terme transhumaniste émerge après la Seconde Guerre mondiale sous la plume de Julian Huxley (père de l’eugénisme et frère de Aldous, auteur du Meilleur des mondes), ce mouvement est apparu, dans sa conception contemporaine, en Californie (États-Unis) au sein des courants libertaires et libertariens des années 1960‑1970. Il a ensuite été relayé dans les années 1980 par des futurologues américains avant d’arriver jusqu’à nous. Ses apôtres recherchent une amélioration illimitée des facultés physiques et mentales de l’être humain par tous moyens possibles : chimiques, génétiques, mécaniques ou numériques, notamment grâce à « l’intelligence artificielle ». Le développement important des technologies NBIC (Nanotechnologies, Biotechnologies, sciences de l’Information et sciences Cognitives) est apparu aux transhumanistes comme une opportunité historiquement unique de mettre en œuvre leurs idées. Ils ont été encouragés dans cette tendance par la célèbre loi de Gabor qui indique que tout ce qui peut être fait, tôt ou tard la science le réalise (on peut rêver d’aller sur Mars… on ira un jour !)

### L’avènement de l’Homme Dieu ?

Le transhumanisme est donc un mouvement qui défend l’idée de transformer/dépasser l’Homme pour créer un post-humain, ou un trans-humain, aux capacités supérieures à celles des êtres humains actuels. Cette transformation peut s’envisager au niveau individuel, mais aussi au niveau collectif, conduisant alors à une humanité nouvelle. Différentes facultés de l’être humain seraient concernées : physiques ou mentales et cognitives. Et elle prolongerait la durée de la vie, en parfaite santé bien sûr ! Le but ? Fusionner l’Homme et l’ordinateur, devenu alors tout-puissant après l’avoir soustrait au vieillissement et à la mort. Un projet de dépassement des finitudes humaines. Un « Homo Deus » tel que l’anticipe l’historien Yuval Noah Harari dans son livre éponyme. Ambition ou illusion et fantasme ? Pendant que certains (comme nous à présent) s’appesantissent sur cette question, les humains continuent à mourir. C’est pourquoi des transhumanistes chevronnés proposent soit de les congeler pour attendre un monde meilleur, soit même de ressusciter les morts !

Parmi les transhumanistes actuels, l’un des plus célèbres est très certainement Ray Kurzweil, sorte de « gourou » de ce courant d’idées, ingénieur en chef de Google, théoricien du transhumanisme et cofondateur de la Singularity University dans la Silicon Valley (Californie, États-Unis). Kurzweil prédit le moment du dépassement inéluctable de l’intelligence humaine par celle de la machine, moment qu’il nomme « singularité » par analogie avec la singularité en mathématiques qui correspond à un point où un objet mathématique ne peut plus être défini. Cette évolution technologique hypothétique, où le possible qui s’ouvre est vertigineux et imprédictible, Kurzweil la place d’une façon arbitraire en 2045. Pour Stephen Hawking, astrophysicien renommé pour ses études sur les trous noirs, « les humains limités par leur lente évolution biologique ne pourront rivaliser face à la machine ». En d’autres termes : la fin de l’espèce humaine est proche. Aux États-Unis, de nombreuses sociétés transhumanistes se développent, comme l’Extropy Institute fondé par Max More, également président de la société Alcor Life qui ambitionne de cryogéniser, c’est-à-dire de congeler des humains en attendant des jours meilleurs. Sa compagne Natasha Vita-More dirige une association internationale de promotion du transhumanisme (initialement World Transhumanist Association maintenant appelée Humanity+). Zoltan Istvan, quant à lui, ancien journaliste du National Geographic, vise l’immortalité, ni plus ni moins ! En attendant, il a fondé le « Parti transhumaniste » et a été candidat à l’élection présidentielle américaine de 2016, mais n’a pu empêcher l’élection de Donald Trump. Un autre nom qui compte dans le mouvement transhumaniste est celui de Aubrey de Grey, ancien informaticien, qui, grâce à la fondation SENS (Strategies for Engineered Negligible Senescence), s’intéresse surtout aux recherches sur le vieillissement. En France, le mouvement transhumaniste est beaucoup plus modeste. Après quelques essais dans les années 2000, il s’est structuré sous le nom de l’Association française transhumaniste-Technoprog, qui est assez active et en croissance, avec une centaine de membres et un petit millier de sympathisants. Ses positions sont « modérées » (tout est relatif !). Elle ne soutient pas l’idée de l’immortalité ou de la cryogénie et considère le risque d’une humanité à plusieurs vitesses, entre les simples humains et les post-humains. En revanche, elle défend l’hypothèse que, grâce aux progrès rapides des neurosciences, nous pourrions intervenir de manière à moduler finement nos propres comportements, avec néanmoins pour limite (et ce n’est pas complètement faux !) la tendance de l’humain à l’agressivité, la dominance, le besoin de possession et ses faibles propensions à l’empathie.

### Une pompe à fric

Aux moqueurs qui considèrent que l’on a à faire à des hurluberlus, les transhumanistes les plus engagés répondent que seul le dépassement des limites biologiques et physiologiques de l’humain permettra de satisfaire l’exigence absolue de liberté et de responsabilité individuelle. En ce sens, pour certains, ce mouvement s’inscrirait donc dans une continuation de la tradition humaniste ! Au-delà de ces prises de positions théoriques, les idées développées par les transhumanistes ne sont pas seulement des fantasmes plus ou moins délirants d’un certain nombre de techno-prophètes. Nées de la convergence des technologies NBIC, les promesses transhumanistes mobilisent des financements privés considérables en particulier de ceux qu’on nomme les GAFA (Google, Apple, Facebook et Amazon). Les cofondateurs de Google, Larry Page et Sergey Brin, investissent massivement (des centaines de millions de dollars, autant sinon plus que le Human Brain Project financé par la communauté européenne en 2013 !) dans la recherche dans les domaines NBIC. Google a créé Google Xlab et recruté Ray Kurzweil comme directeur de l’ingénierie, c’est-à-dire à un niveau élevé dans l’entreprise. Une autre filiale, Calico, fondée en 2013 et dédiée aux biotechnologies, est dirigée par Arthur Levinson, le président du Conseil d’administration d’Apple et ancien de la biotech Genentech. Enfin le PDG de Facebook, Mark Zuckerberg, a annoncé en 2017, lors de la conférence annuelle des développeurs de Facebook, des projets de recherche à long terme visant la communication directe entre le cerveau et l’ordinateur, et éventuellement la communication entre cerveaux. Une forme de télépathie en quelque sorte ! Les espoirs issus des technosciences NBIC conjuguent donc de manière délibérée le contrôle toujours plus poussé de la nature par la science et la promesse de toujours plus de profits pour les grandes entreprises. L’alliance de ce désir de puissance prométhéenne et du pouvoir financier séduit des politiques et de richissimes patrons car il leur ressemble : notre pauvre corps vivant mais mortel est le symbole de notre finitude. Or l’idée d’échapper à leur volonté de toute-puissance mégalomaniaque est pour eux inadmissible. La cerise sur le gâteau, c’est l’adhésion d’intellectuels et de simples citoyens aux valeurs pseudo-humanistes de ces mouvements. Il ne reste qu’à transformer en certitudes des hypothèses pourtant non démontrées par la science, comme nous le verrons tout au long de ce livre, et le tour de bonneteau est joué !

### Une intelligence « post-humaine » ?

Autre cerise sur le gâteau et coïncidence heureuse : un ordinateur a réussi à battre les meilleurs joueurs d’échecs et ceux de go ; il n’en faut pas plus pour affirmer qu’une intelligence « post-humaine » est à portée de main. Il est certain que l’intelligence artificielle a fait ces dernières années des progrès fulgurants grâce à l’apparition de nouvelles méthodes d’apprentissage automatique encore appelé apprentissage profond (le deep learning des Anglo-saxons), fondées sur des algorithmes informatiques sophistiqués. À force de gaver la machine avec des données, comme des images, celle-ci devient capable d’apprendre toute seule, reconnaître l’image d’un chat par exemple. Ce sont ces avancées qui sont, en partie, à l’origine des délires transhumanistes.

Est-ce que, pour autant, notre conscience, nos pensées pourront être mises dans une puce ? Dès que l’on s’intéresse au cerveau, les questions posées sont particulièrement complexes. Clairement, le cerveau n’est pas une puce. Il possède une structure qui est à la fois précise et extraordinairement compliquée, ainsi que des propriétés et des fonctions éminemment dynamiques qui le rendent modifiable en permanence. De plus, l’activité cérébrale est très dépendante de ses liens avec les organes des sens (vision, audition…) et les organes de l’action (le mouvement en étant l’exemple le plus simple). Le cerveau a certes une activité autonome, mais s’il n’était pas nourri en permanence par ces interactions avec l’environnement il serait en quelque sorte « orphelin ».



Danièle Tritsch et Jean Mariani, [Ça va pas la tête ! Cerveau, immortalité et intelligence artificielle, l’imposture du transhumanisme](http://www.belin-editeur.com/ca-va-pas-la-tete), Belin, 2018.

En outre, la comparaison des cerveaux de différents individus soulève un paradoxe : il existe un plan d’organisation précis des structures cérébrales de sorte que, au sein d’une espèce donnée, les cerveaux de tous les êtres se ressemblent beaucoup et semblent même identiques. Ceci suggère que la formation de cette structure obéit à un programme d’expression précis de gènes au cours du développement de l’embryon, pendant la grossesse et les premières années de la vie du bébé. Ce déterminisme génétique est en quelque sorte le prix à payer pour qu’une structure aussi complexe soit transmise de générations en générations avec un minimum d’erreur. Bref, le cerveau ne se construit ni ne fonctionne comme un ordinateur.

Si l’on était capable de les décrire à un niveau d’organisation beaucoup plus fin (microscopique), ces mêmes cerveaux apparaîtraient au contraire tous différents car les connections précises entre les neurones varient considérablement d’un individu à l’autre et se modifient constamment. C’est la fameuse « plasticité cérébrale ». À ce niveau de complexité, chaque cerveau est unique et ceci nous rend tous singuliers.

Identifier les bases biologiques de cette singularité cérébrale (bien différente de la singularité de Kurzweil !) est un tour de force dont les neuroscientifiques sont incapables et ce pour très longtemps encore.

La reproduction in silico du cerveau de l’Homme se heurte donc à des difficultés considérables qui sont de nature intrinsèquement biologique, au-delà des difficultés toutes aussi réelles de développer l’intelligence artificielle au niveau nécessaire.

Si l’on veut fabriquer une machine à l’image de l’être humain, il ne suffit pas de prendre en compte les différences interindividuelles de l’anatomie fine des connexions cérébrales ; il faut aussi considérer les différences fonctionnelles essentielles qui en résultent telles que la mémoire, les émotions, la conscience, l’empathie. Et c’est là que réside la plus grande difficulté. « On ne sait pas ce que c’est que la conscience, on n’en connaît pas les fondements. On n’est donc pas capable de créer une machine consciente », tranche Jean-Gabriel Ganascia, professeur à l’université Pierre-et-Marie-Curie (Paris VI) et chercheur en intelligence artificielle. N’est-ce qu’une question de calendrier ? Non, certainement pas. Jean-Gabriel Ganascia précise : « Pour cela, il faudrait que la machine perçoive comme nous : la douleur, le plaisir… Et quand bien même, elle ne les percevra pas de la même manière que nous… cette croyance est un pur fantasme. »

### L’Homme « augmenté » ?

Les transhumanistes nous proposent beaucoup d’autres projets qui, à première vue, semblent un peu plus modestes que la dématérialisation totale du cerveau. Ils nous promettent un humain à la fois bionique (imitation des performances d’autres espèces animales) et/ou cyborg (acquisition des propriétés des robots). Autrement dit, un Homme « augmenté ». Ray Kurzweil, encore lui, revendique de développer des post-humains porteurs de cerveaux hybrides augmentés et connectés : « D’ici 20 ans, nous aurons des nanorobots, ils entreront dans notre cerveau à travers nos vaisseaux capillaires et connecteront simplement notre néocortex à un néocortex synthétique dans le cloud, nous en fournissant ainsi une extension. Nous disposerons d’un système de pensée hybride fonctionnant sur des composants biologiques et non biologiques. » Pour les prophètes du transhumanisme, l’Homme augmenté aurait ainsi la maîtrise de ses capacités cognitives et physiques.

À terme, une nouvelle espèce hybride en sortirait, promise même à l’immortalité. C’est là encore du pur fantasme ! Les apprentis sorciers du transhumanisme non seulement font preuve d’une profonde méconnaissance du fonctionnement du cerveau, mais n’imaginent pas que manipuler cet organe, ou plus spécifiquement certains réseaux de neurones, puisse entraîner des dysfonctionnements inattendus susceptibles de créer de nouvelles pathologies. La notion d’Homme augmenté pose également un certain nombre de problèmes éthiques et sociétaux.

### Vivre mille ans ?

Les prophètes du transhumanisme appuient aussi leurs idées sur les avancées de la recherche en biologie, en particulier dans le domaine du vieillissement. Demain, on vivra 200 ou 300 ans, plus même, et après-demain nous serons immortels. Laurent Alexandre, chirurgien urologue et auteur prolifique de livres exploitant le filon transhumaniste, qui a notamment écrit La Mort de la mort, aime les phrases chocs, surtout quand elles ne s’appuient sur rien. « L’homme qui vivra 1 000 ans est déjà né » (et bien sûr en parfaite santé) ! Les 1 000 ans succèdent aux 300 ans qu’il annonçait il y a peu. Le but avoué des fondateurs de Calico, filiale de Google, n’est-il pas de se concentrer sur le défi de la lutte contre le vieillissement et les maladies associées, avec pour projet de « tuer la mort » ?

Beaucoup n’y croient pas mais ne peuvent s’empêcher de succomber au rêve transhumaniste au lieu de le critiquer : Luc Ferry, philosophe et auteur de La révolution transhumaniste, déclare : « Le transhumanisme est un fantasme même si l’on peut espérer vivre 200 ou 300 ans. » Quant au cinéaste Woody Allen, il serait prêt à se laisser séduire mais il lâche cet aphorisme merveilleux : « L’éternité c’est long… surtout vers la fin » ! Certes, l’espérance de vie de notre espèce a considérablement augmenté grâce à la diminution de la mortalité infantile, à l’amélioration des conditions d’hygiène depuis le début du XXe siècle, et au recul plus récent de la morbidité chez la personne âgée. Mais la vie résulte d’un équilibre délicat entre des effets protecteurs et délétères de nombreux facteurs, et avec le temps les effets délétères gagnent du terrain. Pour l’instant le vieillissement, même en bonne santé, est inéluctable. Nul ne connaît le lieu et surtout l’heure où le paradis éternel sera à notre portée, ou s’il le sera, et ceci même avec le concours de Google.

### Un cerveau réparé et guéri ?

Une difficulté supplémentaire constitue un autre verrou pour le trans/posthumanisme : notre cerveau, ce joyau, est fragile et affecté non seulement par le temps qui passe, mais bien plus encore par des maladies spécifiques et souvent terribles. Pour les transhumanistes, ce n’est pas un problème car non seulement le cerveau sera augmenté, mais il sera aussi réparé et guéri des nombreuses maladies qui l’attendent au tournant, surtout quand l’âge avance. En effet, la technomédecine, comme l’annonce Laurent Alexandre, va bouleverser l’humanité. « La médecine ne soignera plus, mais transformera nos capacités biologiques, physiques, intellectuelles grâce notamment à des puces implantées dans le cerveau, des implants miniaturisés, des connexions personne-machine. » Il existe pourtant une contradiction criante entre la jeunesse éternelle promise par cette « utopie technologique » et la réalité actuelle qui reste terrifiante. Si les causes et origines de quelques maladies neurologiques sont connues, aucun traitement curatif vraiment nouveau n’existe pour les maladies neurodégénératives comme la maladie d’Alzheimer. Des progrès réels concernant la connaissance du fonctionnement du cerveau ont été réalisés depuis une trentaine d’années, mais sans doute moins spectaculaires et moins médiatiques que ceux menés récemment par l’intelligence artificielle. Les avancées de la médecine dite régénérative (thérapie génique, cellules souches, greffes, interface cerveau-machine, etc.) apportent des solutions ou suscitent des espoirs pour réparer le cerveau. Mais pour l’instant, les retombées thérapeutiques sont minimes.

### Place à l’intelligence humaine

Faut-il désespérer pour autant ? Certainement pas. Face à ces prophètes, dont certains se disent philosophes et d’autres prétendent à un vernis de science, il est temps que l’intelligence humaine (et non artificielle) et la raison reprennent le dessus, en confrontant le rêve qui sommeille en chacun d’entre nous avec la réalité souvent beaucoup plus dure ou décevante. C’est le but de ce livre qui insiste en particulier sur le défi que représentent la connaissance et la compréhension du fonctionnement du cerveau. Il montre que les obstacles aux espoirs transhumanistes ne résident pas tellement dans les progrès nécessaires de l’intelligence artificielle, mais surtout dans les progrès considérables à accomplir pour décrypter le cerveau, qui reste par bien des aspects une « boîte noire » pour les scientifiques.

Les efforts lents et soutenus de la recherche sont la seule voie pour y parvenir, mais aussi maintenir cet organe noble en bonne santé (cerveau préservé), voire le doter de capacités nouvelles (cerveau augmenté). De grands programmes ont été lancés aux États-Unis comme la National Nanotechnology Initiative (NNI) par le président de l’époque Bill Clinton, en 2000, ou plus récemment, en 2013, la Brain Initiative (Brain Research through Advancing Innovative Neurotechnologies), par un autre président, Barack Obama. La même année, l’Union européenne finançait pour dix années, le Human Brain Project. De plus la science, la vraie, n’évolue pas que de façon lente et continue. Des révolutions, que certains préfèrent appeler maintenant des « progrès disruptifs », peuvent se produire à tout moment, de même que de simples accélérations qui pourraient conduire à de nouveaux traitements. Elles arrivent même parfois par hasard, à partir d’observations faites dans d’autres domaines scientifiques. Nul ne sait à l’avance d’où viennent les avancées décisives.

Comprendre le fonctionnement du cerveau, pour le préserver, augmenter ses performances, le réparer et le guérir constitue un projet enthousiasmant pour les générations à venir, même si personne ne peut affirmer que nous atteindrons un jour une connaissance totale de cet organe qui fonde chacun d’entre nous comme un individu singulier et unique. Ce projet prendra beaucoup plus de temps que ne le pense le citoyen abreuvé de pseudo-révolutions successives en neurosciences, et trompé par les transhumanistes. « Ceux qui savent ne parlent pas, ceux qui parlent ne savent pas ; le sage enseigne par ses actes, non par ses paroles » a dit le philosophe chinois Lao Tseu.